

Dans les débats contemporains, la notion de populisme a un sens essentiellement polémique qui permet de disqualifier divers courants politiques en les rapprochant de l'extrême droite. Une analyse historique montre que si le « populisme » a des racines très diverses, qui ne se situent pas toujours à droite, il présente aussi des traits durables qui en font une réponse, à la fois significative et défectueuse, à des difficultés et à des tensions permanentes de la démocratie moderne. Ces tensions se sont accentuées depuis une vingtaine d'années, avec l'affaiblissement des mécanismes d'intégration qui s'étaient développés après la Seconde Guerre mondiale et font du populisme le miroir inversé de la démocratie d'opinion.

Cela fait déjà quelques dizaines d'années que le terme de « populisme » est entré dans le vocabulaire politique courant, avec en général des connotations négatives. Qualifier un homme politique ou un courant de « populiste » revient en fait à le disqualifier en le situant en dehors de la politique respectable et en faisant peser sur lui un double soupçon de démagogie et d'autoritarisme : le « populiste » serait celui qui, au nom d'une prétendue homogénéité du peuple, s'appuie sur le ressentiment populaire contre les « élites » et/ou contre les étrangers réels ou supposés pour promouvoir par des moyens autoritaires une politique d'exclusion.

Inversement, selon un mécanisme bien connu d'inversion du stigmat, le « populiste » réel ou supposé peut lui-même être amené à revendiquer hautement son « populisme » en dénonçant dans ses critiques des porte-paroles des « élites » dont l'hostilité affichée au populisme dissimulerait seulement leur antipathie profonde pour le « peuple ».

(Philippe Raynaud, " [Le populisme existe-t-il ?](#) ", *Questions internationales*, n° 83, janvier-février 2017.)